



# La Clochette

JOURNAL LITTÉRAIRE, SATIRIQUE, THÉÂTRAL ET MONDAIN  
Paraissant tous les Jeudis

En ces écrits est parlé de moult joyeusetés :  
secrets grivois, théâtres, poésies, courses de  
cavales, chamels, hommes et autres bestes.

Adresser Lettres et Correspondances  
Au Directeur de LA CLOCHETTE, rue des Marronniers, 6  
LYON

ABONNEMENTS  
LYON (un an) . . . . . 8 fr. | DÉPARTEMENTS. . . . . 10 fr.  
VENTE EN GROS  
Chez M. MELIN, rue Quatre-Chapeaux, 7

## LE PREMIER MAI DES COCOTTES

### SOMMAIRE

Le Premier Mai des Cocottes . . . . . LUC ARGELÈS.  
Parfums de Boudoirs (poésies) . . . . . ALBERT MANTINÉE.  
Jusqu'à la Gauche . . . . . G. COURTELINE.  
Echos des coulisses, ruelles et bou-  
doirs . . . . . LE DOMINO ROSE.  
Nouvelles à la main . . . . . POULO DES RUELLES  
Courier des spectacles . . . . . FAUX-BOURDON.  
Jeux d'esprit et de hasard . . . . . LE SPHINX.  
Petite correspondance . . . . . Id.  
Feuilleton : *Criquette* . . . . . L. HALÉVY.

### Le Premier Mai des Cocottes

Une colossale manifestation des travailleurs des deux mondes est annoncée pour aujourd'hui, premier Mai.

Chacun sait le but de ce *meeting* monstre : il s'agit de faire établir une journée fixe de huit heures, afin que le travail puisse être distribué uniformément à tous les membres de l'intéressante classe des laborieux et des ouvriers.

Le Demi-Monde lyonnais profite de cette date pour faire valoir ses droits et réclamer, comme les autres manifestants, le travail de huit heures, l'augmentation du salaire et l'émancipation sociale et politique de la femme.

Voici, d'ailleurs, la lettre qui nous a été adressée :

CLUBS  
DU  
DEMI-MONDE  
ET  
BOCK-SACOCHE  
FUSIONNÉS

Lyon, 30 avril 1890.

Monsieur le Directeur de la CLOCHETTE,

Vous êtes impartial, nous le savons. C'est pourquoi, confiantes dans l'hospitalité de vos colonnes pour toutes les causes justes, nous comptons sur la puissance considérable de votre universelle publicité, pour porter à nos sœurs de France et d'Amérique les *desiderata* du Comité Révolutionnaire que nous venons de constituer.

Ce Comité est composé de l'élite des membres des deux clubs « Le Demi-Monde » et « Bock-Sacoché », fusionnés à cette occasion, pour marquer la solidarité qui les unit, et diriger, d'une main sûre, le grand mouvement international du premier Mai.

Inutile de vous dire que ce mouvement sera tout pacifique, car, habituées de longue date à maîtriser le prétendu sexe fort, nous savons fort bien qu'on n'attire pas les mouches avec du vinaigre. Quoi qu'il en soit, nous sommes décidées à faire respecter, par tous les moyens en notre pouvoir, les décisions du susdit Comité.

Ce que nous voulons, c'est la liberté par l'égalité et la fin de l'indigne exploitation dont

nous sommes, vous ne l'ignorez pas, Monsieur le Directeur, les intéressantes victimes.

On a dit, de nous, que nous étions un « mal nécessaire ».

Cette définition est un contre-sens.

Ou nous sommes un mal et alors qu'on nous supprime.

Ou nous sommes nécessaires, et alors qu'on nous accorde les bienfaits de l'égalité.

Et on ne nous supprimera pas, parce que nous sommes nécessaires et que nous le proclamons hautement.

Qu'on imagine par exemple une grève générale du demi-monde des deux Mondes.

Ne serait-ce pas la catastrophe la plus épouvantable, le plus formidable cataclysme qui ait jamais éclaté sous le soleil ?

Il résulte de ces considérations que, plus que toutes les autres classes ouvrières, nous avons droit à la sollicitude de nos gouvernants.

Car, n'y eût-il plus de verriers que l'on continuerait quand même à boire dans des bocks en poterie ou en étain ; n'y eût-il plus de boulangers même, il y aurait assez d'écrevisses et de cabinets particuliers pour ne pas mourir absolument de faim.

Mais, si l'on supprimait la femme, où en serait la dépopulation du globe ? A quoi serviraient la jeunesse, la beauté, l'amour, les poètes et les fleurs ?

En conséquence de ce qui précède, permettez-nous, Monsieur le Directeur, de vous exposer ici nos griefs.

#### 1° Le surmenage,

qui tue les plus dévouées, enlaidit les plus belles par suite de l'excès de travail, et place fatalement les laides dans la cruelle alternative du salaire dérisoire ou du chômage perpétuel.

#### 2° La question du Lapin,

qui oblige la Caisse du Syndicat à rémunérer, sur ses fonds secrets, les jeunes novices auxquelles un roublard a posé ce fastidieux ron-geur.

Nous venons de vous indiquer les maux, il nous appartient encore de signaler les remèdes et de forcer la loi à nous les accorder.

#### PLUS DE SURMENAGE !

Au moyen de la nuit de 8 heures (de minuit à 8 heures du matin) égalisant à la fois le travail et le salaire, et permettant 8 heures de repos mérité et 8 heures de loisirs.

Tout excédent de travail sera puni par la loi ; toutefois à partir de 80 ans, le travail sera facultatif.

NOTA. — Le vendredi, jour maigre, sera pour notre corporation, le jour du Seigneur.

#### PLUS DE LAPINS !

Toute velléité de lapin sera également supprimée par cette combinaison, basée sur le manque de confiance de l'exploitée dans la parole de l'exploiteur :

ECLAIRAGE (!) pendant les premières hostilités (entre minuit et une heure du matin). A cet effet, chaque table de nuit sera munie d'un compteur automatique relié au bureau central de la « Société anonyme des Microphones demi-mondains » par un fil spécial. De cette façon toute espèce de truquage est impossible, le Comité de vérification fonctionnant en permanence.

Le salaire est établi d'une manière uniforme et invariable pour les 8 heures, qu'elles soient ou non fructueusement employées.

NOTA. — Si, par la faute du client, ou pour toute autre cause, il n'était pas donné suite aux préliminaires de combat, il ne saurait être question de remboursement.

Quant à l'émancipation de la femme et à son éligibilité, elle s'impose trop, aux yeux des moins clairvoyantes, pour qu'il soit utile d'en parler plus longuement.

Maintenant que les maux et les remèdes sont connus, nous comptons sur l'imposante manifestation du 1<sup>er</sup> Mai pour faire éclore, au soleil de la liberté, la fleur de notre émancipation sociale.

Dans l'espoir, Monsieur le Directeur, que vous daignerez publier cette lettre et la faire suivre du manifeste ci-contre rédigé par l'Alliance fraternelle du Demi-Monde des deux mondes.

Veuillez agréer, etc.

#### LE COMITÉ RÉVOLUTIONNAIRE.

(Suivent les signatures, que nous regrettons de ne pouvoir divulguer).

Voici maintenant le texte du manifeste qui sera affiché le premier mai dans les rues de la ville :

### MANIFESTATION DU 1<sup>er</sup> MAI

Au Demi-Monde des deux mondes

#### Camarades,

Conformément à la décision du Congrès international qui a scellé, l'an dernier, le pacte de fraternité entre les travailleuses du monde entier, les légions demi-mondaines de l'Europe et des carrières d'Amérique s'appêtent à manifester le premier mai prochain en faveur de la

#### NUIT DE HUIT HEURES

et de ses corollaires : l'interdiction du travail de jour et le repos d'une nuit par semaine.

#### Camarades,

Vous qui vous sacrifiez si héroïquement pour le bon plaisir de cet exploitateur qui s'appelle l'homme et la suppression de ce rongeur qui s'appelle le lapin, vous ne voudrez pas rester en arrière dans cette première action commune du demi-monde des deux mondes.

Aux surmeneurs sans vergogne, aux exploitateurs rapaces, à tous les faiseurs de courants d'air et poseurs de lapins, vous répondrez le premier mai en vous levant de tous les points du territoire, au cri de :

#### VIVE LA NUIT DE 8 HEURES

Cette première réforme est la plus essentielle de toutes.

#### Camarades,

La NUIT DE HUIT HEURES, c'est une place honorable dans le bataillon de Cythère et la brasserie, pour toutes les sans-travail qui multiplie le développement fatal du surmenage.

La NUIT DE HUIT HEURES, c'est la suppression des chômages périodiques qui vous condamnent de plus en plus à l'humiliation de la fenêtre et du trottoir. La NUIT DE HUIT HEURES, c'est la fin de la concurrence mortelle entre les travailleuses de France et les intruses que nous envoie l'étranger, et qui corrompent la profession par l'avilissement du tarif et de la main d'œuvre.

La NUIT DE HUIT HEURES c'est encore autre chose : C'est, avec 8 heures de sommeil et 8 heures de loisirs, votre rentrée dans la vie de femmes publiques, et le droit de choisir au milieu de vous les députées de la session prochaine. Vous serez alors des femmes de Chambre : ce qui vous fera des économies de valetaille.

#### Camarades,

Une pareille conquête, en même temps qu'elle vous donnera la mesure de vos forces, sera le gage de vos triomphes prochains.

Vive la nuit de huit heures !  
A bas le Lapin !!  
Vive Pasteur !!!

Pour le Demi-Monde des deux mondes,  
(Suivent les signatures que nous regrettons de plus en plus de ne pouvoir divulguer.)

Ajoutons que la lecture de ce manifeste, élaboré chez Matossi par l'Alliance fraternelle du Demi-Monde

des deux mondes, dans une réunion privée à laquelle assistaient les plus cotées de nos pschutteuses lyonnaises, a été accueillie par les plus frénétiques applaudissements.

Après la séance, une adresse a été envoyée à M. Pasteur.

LUC ARGELÈS.

## DERNIÈRE HEURE

Au moment où nous mettons sous presse, des perquisitions sont opérées chez les signataires du manifeste ci-dessus. Dix-sept des plus compromises viennent d'être arrêtées, tandis que vingt-trois ont une crise de nerfs. Voici la liste des objets compromettants saisis par la police : une presse à main, trois paquets de cure-dents, onze flacons de Lubin, neuf pots de Crème Simon, un portrait de Pasteur, des bâtons de rouge, cinquante-six mille neuf appareils automatiques pour tables de nuit.

A la semaine prochaine de nouveaux détails.

L. A.

## PARFUMS DE BOUDOIRS

### RÊVE D'AMOUR

A la BARONNE DE LIANE.

*Ainsi qu'une bacchante lasse,  
Ivre d'amour, elle rêvait  
Qu'un amant venait prendre place  
Tout près d'elle, vers son chevet.*

*Alors, dans l'amoureuse fièvre  
D'un imaginaire abandon,  
Lascive, elle collait sa lèvres  
Aux flancs moelleux de l'édredon.*

*Dans une languissante étreinte,  
Piévreuse, elle tordait ses bras  
En un spasme où le corps s'éreinte,  
Sous le voile flottant des draps.*

*Et, sur son sein, voluptueuse,  
Pressant son invisible amant,  
Tandis que sa bouche nerveuse  
Baisait l'oreiller follement,*

*Elle eût voulu, dans son ivresse,  
Dans le délire du plaisir,  
Donner la suprême caresse,  
Le dernier baiser, puis... mourir.*

ALBERT MANTINÉE.

## JUSQU'À LA GAUCHE

I

Il est parfaitement évident que le capitaine Hurluret était l'homme le plus inoffensif qu'il y eût au monde, les jours où il n'avait pas bu. Le malheur, c'est qu'il était gris neuf jours sur dix, d'une ivresse bruyante, tapageuse, dont les éclats révolutionnaires du quartier, emplissaient les chambrées, les escaliers, les cours, et faisaient dire aux soldats : « Ah ! attention au mouvement ; le capitaine a son bout de bois. »

A jeun il était doux et humble, parlait peu et à demi-voix, se montrait timide et presque craintif avec ses hommes. Quand il pénétrait dans la chambre, avant même que le brigadier eût lancé son commandement de « Fixe ! » il avait déjà dit : « Repos ! », avec un petit geste de la main indulgent et paternel. Puis il faisait sa tournée, à pas lents, questionnait les uns et les autres, rétablissait d'un coup de poing ou d'une secousse la régularité d'une « charge », la symétrie d'un pied de lit, en vieux soldat sorti des rangs et qui connaît le fourbi du métier. Parfois il lui arrivait de dire doucement et comme à regret : « Sacristi, mon pauvre garçon, voilà une charge qui est bien mal installée. Il faut faire attention que diable : vous feriez consigner votre brigadier de peloton. »

Ivre, c'était une autre histoire. Il entraînait comme un coup de vent, repoussant brusquement les portes derrière lui, le feu aux joues, le képi de travers. Et tout de suite c'était un vacarme à ne plus s'entendre.

— Eh bien, en voilà une chambrée ! Quel bouge ! C'est dégoûtant ! Je n'ai que des cochons dans mon escadron ! Nom de Dieu, en voilà assez, faut en finir ; tout le monde couchera à la malle ce soir !

Les hommes, pendant ce temps, tête nue, immobiles au pied de leur lit, attendaient un ordre de repos qui s'obstinait à ne pas venir. Le capitaine continuait :

— Qu'est-ce qui m'a foutu un brigadier comme ça ! Vous n'avez pas honte, nom de Dieu, de laisser votre peloton dans un état pareil ? Ce n'est pas une chambre, ça, c'est un fumier ; une truie n'y trouverait pas ses petits !

Puis, sans que le brigadier eût même ouvert la bouche :

— Pas d'explications, nom de Dieu ! Je vous dis de me fiche la paix. Vous serez consigné jusqu'à

la gauche ! Vous entendez bien ce que je vous dis, n'est-ce pas ; jusqu'à la gauche, jusqu'à la gauche !

Et il sortait, rouge de fureur et avec des « jusqu'à la gauche » qu'on entendait longtemps encore dans les échos des corridors, à travers la porte fermée.

C'était son mot, ce « jusqu'à la gauche », une expression de caserne qui ne signifiait pas grand-chose, mais impliquait évidemment en lui une idée confuse d'éloignement, personnifiait l'éternité en son imagination vague de vieil ivrogne.

Il passait les trois quarts du temps au café de la Cathédrale, où il avait sa table à lui, sa place marquée. Il restait là des heures entières le dos collé à la mousseline du rideau, ne parlant à personne, ne lisant pas et ne jouant à rien, buvant seulement de grandes verrees d'absinthe dans lesquelles il vidait des topettes de cognac, invention qu'il avait pêchée on ne sait où. Du reste, on n'a pas souvenir qu'il se soit jamais oublié, ivre à rouler ; il restait digne, marchait droit et vite dans les rues, rendait le salut à ses hommes, conservait jusqu'au bout le respect de son métier, de son uniforme et de sa croix.

C'était un homme très malheureux, n'ayant ni amis ni famille. Il vivait séparé de sa femme, une créature assez malpropre, qu'il avait enlevée un jour de saoulerie, et stupidement épousée — honneur dont elle l'avait remercié en le trompant successivement avec chacun de ses collègues. Un jour, rentrant à l'improviste, il la trouva couchée avec son brosseur. Comme cette fois-là, il avait bu, il la poussa telle quelle dans la rue, avec ses bas et sa chemise, et flanqua huit jours de salle de police à son brosseur, motivés sur ce que cet homme n'était pas de retour au quartier à une heure où il devait y être.

A part ses lieutenants et ses sous-lieutenants qui, par déférence pour son grade, échangeaient trois mots avec lui quand l'occasion s'en présentait, les officiers le traitaient en paria, ricanant sur son passage et ne lui adressaient la parole que pour les affaires du service.

II

Un jour, un pauvre diable de « bleu » (1), nommé Lefourcher, s'entendit appeler du fond de l'écurie où il prenait la garde pour la première fois. Il accourut et vit le capitaine Hurluret qui l'attendait, calé sur ses jambes écartées, les deux mains enfouies dans les poches, l'œil sans regard, la peau enflammée. Immédiatement il sut à quoi s'en tenir : le capitaine avait « son bout de bois ».

Il demanda :  
— C'est toi qu'es garde d'écurie ?  
— Oui, mon capitaine, dit l'autre.  
— Eh bien, reprit le capitaine, je t'en fais bien mon compliment Ah ! elle est chouette, ton écurie !

C'était sa manie, quand il avait bu, de voir la malpropreté partout.

Le soldat, cependant, se taisait ; interloqué, ne comprenant goutte aux reproches qui lui arrivaient. Hurluret, brusquement enleva ses mains de ses poches, et se croisant les bras :

— Ah ça, demanda-t-il avec colère, est-ce que tu te fiches du monde, oui ou non ? C'est un cordon de litière, ça ?

Et du doigt il lui indiquait, derrière les chevaux, la bordure de litière qu'à l'heure de la corvée les hommes tordent entre leurs mains, et que le garde d'écurie a notamment la charge d'entretenir.

— Mais... dit Lefourcher hésitant.  
— Quoi, mais ? interrompit le capitaine Hurluret, tu vas me répliquer maintenant ? Non, mais c'est inouï, ma parole d'honneur ; ces bougres-là sont épatants, ils n'en foutraient pas une secousse si on avait le malheur de les laisser faire ! Dis donc, espèce d'ahuri, est-ce que tu te figures que je vas faire le pansage, balayer l'écurie et rouler la litière pendant que tu penses à ta connaissance ?

L'homme crut à une plaisanterie et se mit à à rire bêtement.

— Ah ! tu ris ? fit le capitaine, voilà tout l'effet que ça te produit ? Eh bien, attends un peu mon vieux, je m'en vais t'apprendre à rire, moi.

Et remontant jusqu'à la porte il cria de toutes ses forces, dans ses mains mises en cornet :

— Trompette ! Trompette ! Trompette !

Le trompette apparut aussitôt, sur le seuil du corps de garde.

— Sonnez-moi au sous-officier de semaine, et au trot, lui lança de loin le capitaine.

Le malheureux garde d'écurie resta immobile, pétrifié, se demandant ce qui l'attendait. Dans leurs stalles, les chevaux étonnés du bruit, tournaient la tête, secouaient leurs chaînes, tandis que du fond de la cour, le sous-officier de semaine arrivait au pas gymnastique.

— Mar'chal'logis, dit le capitaine, vous voyez bien cet homme-là, n'est-ce pas ? Eh bien c'est le plus grand cochon du régiment, vous pourriez le dire dans toute la ville, si vous voulez. Alors, voilà, à partir d'aujourd'hui, il ne bougera plus de l'écurie. Vous tacherez d'y faire attention, si c'est possible. Quand vous descendrez de semaine, vous le passerez en consigne à votre successeur en lui disant de le passer au sien, et comme ça jusqu'à la gauche. C'est bien compris, bien entendu. Là-dessus, rompez, c'est tout ce que j'ai à vous dire.

Le sous-officier salua, et froidement :  
— Garde d'écurie permanent ? Parfaitement mon capitaine.

(1) On appelle bleus au régiment les nouvelles recrues.

III

Pendant trente-cinq jours d'affilé, Lefourcher conserva la garde, ne mettant plus le pied à la chambre que pour s'y aller couper des tartines de pain, attrapant de ci de là une heure de sommeil dans la paille, passant les trois quarts de ses nuits à se promener mélancoliquement d'un bout à l'autre de son écurie et à rétablir le bon ordre parmi les chevaux du peloton, à coups de bâton sur le nez et à coups de sabot dans le ventre.

Au surplus, aucune raison pour que cette situation eût une fin. Selon l'ordre du capitaine, les sous-officiers de semaine se le passaient l'un à l'autre en consigne et, quant à Hurluret lui-même, il prenait autant garde à lui que s'il n'eût même pas existé, en sorte que, comme Petit-Jean dans *les Plaideurs*, le pauvre diable ne dormant plus, devenait maigre à faire pitié.

Finalement le matin du trente-sixième jour, il sortit du coffre à avoine dont il avait fait sa chambre à coucher, avec l'idée bien arrêtée de ne pas y rentrer le soir. Il se posta, en conséquence, sur le seuil de son écurie, guetta le capitaine au passage, et, aussitôt qu'il l'aperçut, traversa bravement la cour et vint se placer devant lui.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda l'officier.  
— Mon capitaine, dit Lefourcher, je viens vous demander si, des fois, c'était un effet de votre bonté de me lever ma punition.

Hurluret demeura un instant sans répondre, ahuri, ne sachant même pas ce dont il était question.

— Quelle punition ? fit-il enfin.

Lefourcher reprit avec calme :

— Mon capitaine, il y a un mois cinq semaines, vous m'avez mis de garde d'écurie jusqu'à la gauche, à cause de mon cordon de litière.

— Eh bien ? demanda Hurluret, qui continuait à ne pas comprendre.

— Eh bien, mon capitaine, voilà trente-cinq jours que je n'ai pas couché dans mon lit, et dame...

Mais il ne put achever.

— Hein ? Quoi ? exclama Hurluret. Garde d'écurie... jusqu'à la gauche... trente-cinq jours... ce n'est pas possible, nom de Dieu ! Trente-cinq jours... jusqu'à la gauche !... garde d'écurie !

Et tous ces mots se battaient confusément dans sa tête faible de vieux pochard. Brusquement, il fit demi-tour, et, les mains autour de la bouche :

— Trompette ! hurla-t-il, trompette ! Sonnez-moi immédiatement au sous-officier de semaine. Au trot ! nom de Dieu ! Au trot !

Le sous-officier accourut :

— Ah ! ça, marchal'logis, demanda le capitaine, est-ce que vous vous foutez du monde ? Comment, voilà un homme qui, depuis trente-cinq jours, n'a pas été relevé de la garde d'écurie ! Et vous êtes porté au tableau d'avancement pour passer chef au départ de la classe !

— Mon capitaine... hasarda le maréchal des logis.

— Trente-cinq jours de garde d'écurie ! reprit Hurluret devenu fou, je me demande comment il n'en est pas crevé ! Rentrez à la chambre, mon ami, et foutez-vous dans votre pieu, vous vous ferez porter malade !... Eh ben vrai... eh ben, nom de Dieu !... Vous vous ferez également porter pour une permission de huit jours... Trente-cinq jours de garde d'écurie !... Mar'chal'logis, allez vous mettre en tenue, vous allez descendre à la boîte.

— Mais...  
— Je vous dis d'aller vous mettre en tenue ! Vous resterez à la salle de police.

Combien de jours ? demanda timidement le maréchal des logis de semaine.

— Jusqu'à la gauche ! hurla le capitaine Hurluret.

GEORGES COURTELINÉ.

## ÉCHOS DES COULISSES

### Ruelles et Boudoirs

Le Concours hippique a vécu... un peu plus que les roses et ce n'est pas faute d'arrosage. Sur les huit journées, sept ont eu les honneurs du goupillon céleste, l'autre a été terne seulement.

Malgré la notoire mauvaise volonté déployée par le grand Médard, constatons que l'affluence des amateurs n'a pas fait défaut à ces fêtes, et que les jolies femmes ont lutté de luxe et de grâce dans l'exhibition de leurs toilettes.

La dernière journée — dimanche — a été particulièrement intéressante sous ce rapport.

Citons parmi les mondaines les plus remarquées :

Jeanne Confort, jupe à fleurettes Pompadour et pèlerine double sinuée, couleur cerise.

La baronne de Suzanges est en gris.

Sa sœur, qui l'accompagne, porte un ravissant manteau noir, genre Folie.

Fonfon est en gris, jaquette noire.

Jeanne Coudurier, toujours riieuse avec sa coquette toilette fraise érasée.

Amélie l'Italienne en noir et pois violet évêque. Gracieux mantelet améthyste doublé de bleu pâle.

Anna Perrin, toilette claire à longues rayures genre Pompadour.

Ida Ténor, très élégante dans une toilette fort

originale composée d'une robe de bure café au lait, avec corsage bas lacé par devant et s'ouvrant sur un bouillonné cerise. Très original aussi, le chapeau en paille garni par derrière d'un bouquet de bigarreaux.

Adèle Petite-Sœur, bien avec sa pèlerine ornée de soutache.

Céline Montier, robe glycine à corsage en mailles de filet. Petit mantelet gris fer à manches peluche.

Très bien Antoinette X, en gris souris avec garnitures groseille, striées.

Giria Nubienne, étincelante dans son costume nuance Tour-Eiffel embrasée, et manteau genre Nounou, même nuance, avec dans le haut du corsage une garniture de velours noir.

Jeanne Printemps, adorable en bleu électrique.

La brune Eva de Laurianne, en écossais et chapeau semé de glaïeuls, se promène en compagnie de l'aînée des sœurs Lévy en écossais gris.

Citons encore : la baronne de Saint-Ouin, Ma-Mère-M'attend, Marie Maillord, Elisa B..., la grande Emma, Marguerite et Céline Chailou, etc.

×

On commente beaucoup dans le clan de Cythère l'étrange amitié qui lie depuis quelque temps Le Poupard et Marie C...

Ces deux dégrafées se comblent mutuellement de riches cadeaux.

C'est le cas ou jamais de chanter comme dans certaine opérette :

Les petits cadeaux, ma commère,  
Entretiennent l'amitié (bis).

×

On remarque, depuis quelque temps les assiduités à la Scala d'Hortense la Brune, une de nos plus séduisantes évaporées.

Y aurait-il quelque amour sous roche ?

×

La Valentinoise est en complet désarroi par suite du départ, dans la même journée, des deux serveuses de l'établissement.

C'est ainsi que Marie la Galette vient de prendre sabbat au Continental tandis que Jeanne la Grenobloise fuyait notre ville en joyeuse compagnie.

On annonce pour une date prochaine l'arrivée, en droite ligne du Dahomey, d'un convoi d'amazones requises pour combler le vide laissé par les deux fugitives.

×

Très entourée au Concours Hippique la belle Titine Harnot flanquée de son inséparable mulâtresse.

Serait-ce pour faire mieux ressortir l'éclatante blancheur de son teint ?

×

Nini Bourgeois se trouvant trop à l'étroit dans l'appartement, cependant très coquet, qu'elle habite, est à la recherche d'un local plus important. Détail à noter : Nini a horreur du quartier Perrache.

×

La petite Marie, qui sert à la brasserie du Siècle, n'est pas satisfaite, — mais là pas satisfaite du tout — de son parrain.

Il paraît que le sudit a le malheur de s'appeler Fin-de-Siècle, de sorte que, par ricochet la petite Marie porte ce qualificatif assez select pourtant sans aucune espèce de plaisir.

Nous l'appellerons donc dorénavant, ainsi qu'elle a pris la peine de nous l'écrire : Marie Noblesse-Clergé.

Dont acte.

×

Que va donc faire si souvent aux *Beaux-Arts*, la sémillante Camille Flamande ?

Aurait-elle un béguin pour Marius, le grand échanton des manilleux ? Mystère.

×

Très travailleuses, les hébés des Deux-Mon-des !

Ces gentilles serveuses occupent leurs loisirs à faire du crochet en commun, ce qui fait assez ressembler la brasserie à un ouvroir de jeunes pensionnaires.

Demandez plutôt à Pauline la suave, Elise Nounou et Louise la Créole, que mon collaborateur Poulo des Ruelles a tenues l'autre jour sur les fonts baptismaux.

×

Avis aux amateurs d'écarté.

Il paraît que Jeanne la Brune de chez Ladet joint à ses nombreux talents de serveuse de bocks, celui non moins agréable de jouer l'écarté avec un brio sans égal.

Je n'en veux pour preuve que les douze ou quinze kinas qu'elle a victorieusement remportés en cinq sec, sur quelques-uns de ses admirateurs qui l'avaient acceptée comme partenaire pour la voir de plus près.

×

Un matin de cette semaine, le hasard, qui fait si bien les choses quand il veut, avait conduit mes pas dans les allées du Parc, tout humides des perles de la rosée.

Je cheminai paisiblement, en cherchant des rimes pour l'ami Mantinée, le poète favorisé de ces dames, lorsqu'un sapin, un gentil sapin qui allait au pas, vint interrompre ma rêverie.

N'ayant pas de manteau couleur muraille, je me blottis derrière un arbre et j'entrevis par un coin du store mal baissé, le visage de... Vous dirai-je son nom? Je ne le dois pas, m'étant juré d'être discret. Mais c'est égal, que peut-on bien faire, à 5 heures du matin, dans un sapin qui va au pas, belle Joséphine?

La charmante Louise de la Marseillaise est tout à fait sérieuse. On ne la rencontre plus, durant ses jours de sortie, que vêtue de noir, et portant sur son visage l'air grave et réservé qui lui sied si bien.

Heureux celui qui possède ce cœur!

Léonie Chatte-Blanche adore la musique. C'est pourquoi nous l'avons aperçue un jour de cette semaine à Bellecour, écoutant avec fervor les ronflements sonores de l'orchestre.

A part cela, elle a peut-être des attaches avec l'armée.

Rencontré la semaine dernière Philo, qui servait naguère aux Bouillons, puis à la Nuée et enfin chez Ladet, d'où elle a disparu récemment pour une destination inconnue.

Porterait-elle le deuil de quelque infidèle? On pourrait le croire, étant donnée la toilette sombre qu'elle portait.

Mathide de Lynz a pris le train pour la capitale où elle est sans doute allée visiter les couturières en renom.

Constatons en passant que le vent de la coquette soufflé avec fureur dans le joyeux bataillon de nos mondaines.

Eugène le coiffeur de ces dames est absolument sur les dents.

Elise Marseillaise a donc fait à la sacoche des adieux définitifs? C'est tant pis pour nous, car nous n'aurons plus le plaisir de l'entendre égrener, en servant des bocks, les notes perlées de son larynx.

Après tout, elle a peut-être pris un engagement pour jouer l'opérette.

Joséphine Parapluie, qu'une légère indisposition avait éloignée quelque temps du service de Gambrinus, est à la recherche d'une position sociale.

La Valentinoise nous semble tout indiquée.

Juliette Egyptien n'est pas contente de sa pseudo-proprététaire, qui l'a parait-il indignement frustrée.

Aussi Juliette, pour rentrer en possession de son bien, a-t-elle dû se mettre sous la protection de Dame Police.

Quand la belle Lucie étrennera-t-elle la fameuse taille de velours qui doit lui venir en droite ligne des Deux-Passages, sur les ailes d'un pigeon généreux?

La chronique interrogée reste muette.

Alexandrine la Boulotte, une assidue de la Valentinoise, est dans un état alarmant. Amour et conjungo.

Où donc courait avant-hier Jenny Merluchon, son carlin sous le bras et les cheveux en désordre, arpentant fiévreusement les trottoirs de la rue de l'Hôtel-de-Ville?

Réponse s. v. p.

La Brasserie Bonhomme vient de faire une charmante acquisition dans la personne de Joséphine la Blonde.

Elle doit donner sous peu dans cet établissement une séance dont le principal attrait serait des variations dans les narines à l'aide de sa langue, variations qu'elle a coutume d'exécuter avec une maestria peu commune.

La Pompière vient de nous quitter, appelée dit-elle à Madagascar, par la reine Rhanavolo, pour continuer de remplir auprès de sa majesté les hautes missions diplomatiques dont elle avait été chargée lors de son précédent séjour.

Des réjouissances publiques doivent accueillir son arrivée, et la reine doit même, au cours de la cérémonie, lui conférer la croix de l'ordre du *Grand Lapin Malgache*.

Henriette la Marseillaise, que nous rencontrons fréquemment à la Valentinoise, vient de prendre du service à la Croix-Fédérale.

Cette décision n'a d'autre but, à ce qu'on raconte, que de se rapprocher de ses nombreux adorateurs.

Une indisposition de notre rédacteur artistique nous oblige à remettre à la semaine prochaine le compte-rendu du Concert de dimanche à l'Elysée.

Constatons toutefois le succès que remportent ces fêtes, qui sont de plus en plus le rendez-vous du dessus du panier de la haute noce.

Nous donnerons également dans notre prochain numéro le programme de la grande fête artistique qui doit avoir lieu incessamment dans la coquette salle des fêtes de ce Casino mignature.

## Nouvelles à la main

Céline Ch... a pour femme de chambre une naïve campagnarde.

Dimanche dernier, Céline dit à sa bonne :

— Si monsieur vient, dis-lui que je vais à la *Maison d'Or*.

— Oui madame, dit la soubrette.

Quelques instants après arrive monsieur.

— Où est madame? demande-t-il à la bonne.

— Madame est partie, répond la naïve fille des champs, en me chargeant de dire à Monsieur qu'elle allait à la messe de onze heures!

Sur le zinc des Beaux-Arts, une heure du matin.

Une demi-douzaine d'amis, après la manille aux enchères, boivent la consolante.

Que faut-il vous servir? demande Marius

— Un pompier! (1) dit le premier.

— Un pompier! crie le second.

— Six pompiers!! hurlent en chœur les jeunes gens.

Puis, tout-à-coup, l'un d'eux s'apercevant qu'il est une heure du matin, s'écrie :

— Nous sommes des gens rangés!

— Commandant des pompiers, répond Marius qui apporte les consommations.

S'ils avaient tous de l'esprit comme ça!

POULO DES RUELLES.

(1) Le pompier est une boisson rafraîchissante composée de vin, grenadine et eau de Seltz.

D. L. N. R.

## THÉÂTRES ET CONCERTS

### GRAND-THEATRE

#### LA CIGALE ET LA FOURMI

Tout le monde connaît cette charmante fable de Jean de La Fontaine, la première écrite par notre grand fabuliste, et que les enfants apprennent à babiller sur les bancs de l'école. C'est de ce charmant récit, d'une naïveté si piquante, qu'est tiré le livret de l'opérette d'Audran, que nous avons entendue lundi soir au Grand-Théâtre, et qui était encore inédite à Lyon.

Sur ce livret, manquant un peu d'originalité et peu fertile en dialogue, M. Audran a écrit une partition d'une parfaite distinction et dont la musique fraîche et pimpante est pleine d'airs charmants, de vraies trouvailles. Notons en passant que la pièce est d'une moralité parfaite; aussi les mères les plus timorées peuvent-elles y mener leurs enfants sans crainte, ni préjugés.

Nous ne raconterons pas ici le scénario de la pièce, que tout le monde connaît. Nous voulons seulement formuler notre appréciation sur les artistes chargés de l'interpréter.

Le rôle de Thérèse a été tenu d'une façon merveilleuse par Mlle Ugalde, une charmante Cigale, qui a su s'y tailler un assez grand succès. Elle s'y est montrée infiniment plus à son avantage que dans la *Mascotte*, elle a charmé les nombreux spectateurs dans les couplets de La Fontaine, dans la gavotte : « Ma Mère j'entends le violon ». Citons aussi la parodie de l'opéra : « Je suis Didon, la Reine antique ». Tous ces morceaux ont été détaillés par Mlle Ugalde avec beaucoup de finesse et de distinction; aussi lui a-t-on fait un accueil chaleureux et fait bisser tous les couplets. Notons aussi que notre jeune artiste nous est apparue dans des toilettes luxueuses et d'un goût excellent, ce qui n'a fait que contribuer à son succès.

Mlle Clary chante le rôle de Charlotte à ravir. Il est vrai que la Fourmi ne pouvait guère trouver de meilleure interprète, aussi est-ce avec sa jolie voix qui ne manque pas d'ampleur, que notre artiste a détaillé ses quelques couplets, et a eu sa bonne part des applaudissements du public.

Paul Didier est un Surintendant des théâtres désoyable. Fort provoque à chaque instant le fou rire dans le rôle de l'oncle Mathias.

Richard s'acquitte très convenablement du rôle de Franz, il dit avec beaucoup de charme sa romance du 2<sup>e</sup> tableau et celle du dernier acte qu'il a dû bisser. Duthoit s'est acquitté convenablement du rôle de l'amoureux Vincent.

N'oublions pas non plus Mme Belliard, des Célestins, dans le rôle de la duchesse de Fayensberg, où elle porte de très jolies toilettes.

Plusieurs divertissements sont intercalés dans la pièce; le plus important est au deuxième acte dans la soirée du duc de Fayensberg, et intitulé ballet mythologique. Le ballet réglé par l'auteur lui-même est assez intéressant. Mlle Sampietro s'y est fait applaudir ainsi que Natta, toujours impossible dans ses pirouettes. Les chœurs et l'orchestre ont marché avec un ensemble parfait, nous en félicitons M. Luigini, leur vaillant chef.

La salle était bien garnie, et un public d'élite se pressait aux premières places. Nous y avons remarqué entre autres Audran, venu exprès de Paris, pour régler les répétitions de la *Cigale et la Fourmi*.

Nos belles mondaines avaient naturellement toutes tenu à assister à cette première représentation. Nous avons reconnu : Iva Ténor, sa sœur Adèle Ténor, Jeanne Printemps, Giria Nubielle, Jeanne Confort, Anna Perrin, Ma-Mère-M'attend, Marie Maillord, Jeanne Coudurier, etc.

### THÉÂTRE DES CÉLESTINS

*Feu, Toupinel* l'amusant vaudeville de Alex Bisson, tient toujours l'affiche avec le même succès, Belliard est inimitable dans le rôle de Duperron, qu'il joue avec son talent habituel; Durand est impossible en commandant Mathieu, un vieux grognard, toujours gailant auprès du beau sexe. Le domestique François trouve dans Derouille un interprète excellent.

Mme Harris, venue exprès du théâtre du Vaudeville de Paris, joue Valentine avec un goût et une distinction rares, aussi les applaudissements du public ne lui sont-ils pas ménagés.

### THÉÂTRE BELLECOUR

Aujourd'hui deuxième représentation de *les Misérables*, drame en quatre actes et douze tableaux, de Victor Hugo.

Les principaux rôles seront joués par MM. Dumaine, Taillade et Lacressonnière, de la Porte-Saint-Martin; Mmes Daubrun, Maljean et Mlle Patoue, âgée de 8 ans.

### SCALA-BOUFFES

Les soirées de la Scala sont toujours très suivies. On a fait, hier, ovations sur ovations à la senora Foresta, et sa troupe fantaisiste composée de 3 mandolinistes vêtus en incroyables.

Très bien enlevé par toute la troupe, le vaudeville *Monsieur votre Fille*.

Prochainement, nouveaux débuts.

### CASINO

Caicedo touche au terme de ses représentations, et l'enthousiasme et l'empressement du public sont aussi grands qu'aux premiers jours, aussi le succès qu'il obtient chaque soir n'est comparable à aucun autre. On annonce pour ce soir la première représentation des *Trois Frères Karno (les Vrais)*, les rois de la barre fixe dont on dit merveille.

### CIRQUE RANCY

Tous les soirs, grande représentation par une troupe d'élite. Prochainement débuts des Hanlon-Volta, les plus forts gymnastes du monde entier et première représentation de *Focko ou le Singe du Brésil*, pantomime spécialement arrangée pour un singe.

## JEUX D'ESPRIT ET DE HASARD

### CHARADE

Fornax, près du premier,  
D'où sort l'utile en abondance,  
Et l'agréable aussi, fixe sa résidence.  
Euteurpe, qui sur le dernier,  
Harmonieusement exerce sa puissance,  
Procure aux amateurs très douce jouissance.  
Jupiter prit jadis la forme de l'entier,  
Pour honorer de sa présence,  
En dépit de Junon,  
De l'aimable Mirmex un joli rejeton.

### ENIGME

Nous sommes plusieurs sœurs à peu près du même âge;  
Dans deux rangs différents, mais d'un semblable usage,  
Nous avons en naissant un palais pour maison,  
Qu'on pourrait mieux nommer une étroite prison.  
Il faut nous y forcer, pour que quelqu'une en sorte,  
Quoique cent fois le jour on nous ouvre la porte.

### SOLUTIONS DU NUMÉRO PRÉCÉDENT

CHARADE : *Dé-gout*.

ENIGME : *Scie*.

Ont trouvé les solutions :  
Achille, Cor-au-Nez, Comtesse Bellina de Saint-Mamour, Duc Rotin, Félix Dufour-à-chaux, Lelkelpudubekakinspa, Kakatoès, La colonne du comptoir éternellement « très indiqué » de la rue Childebert, E. Mille, Mme Bourge, Kedo! Kedo!, Vasi Léon, Bertoumiou, Marie Commencement-de-Siècle, Tintin! Fortsousoff.

### LE SPHINX.

### Petite Correspondance

*André Syl...* — Utiliserons renseignements.  
*Félix* — C'est cela même.  
*Raphaël de L...* — Dans deux ou trois semaines quand serons débarrassés des ennus des débuts.  
*Vetusté* — Merci continuez.  
*Kakatoès* — Très bien, continuez. N'écrivez pas au verso  
*H. H.* — Merci, continuez.  
*Albert Plaqué* — Très bien, continuez.  
*A. B. C.* — C'est mieux, Insérerez dans quelques jours.  
*Adieu Mignonne* — Merci, continuez.  
*Un curieux* — Nous publierons la date exacte. Adressez-vous au Casino.  
*Deux E. Tronsec* — Courage! Trouverez une autre fois.  
*Paul Desgenas* — Envoyez adresse; indiquerons corrections. Pouvez faire mieux, mais manquez de sûreté et de conseils.

Le Gérant : Hector D'AUMONT.

Imp. A. PASTEL, petite rue de Cuire, 10, Lyon

Feuilleton de LA CLOCHETTE du 4 mai

— 6 —

## CRINETTE

PAR  
LUDOVIC HALÉVY

II

Quinze jours après, le jeudi 15 mars 1860, on lisait ce qui suit, sur l'affiche de la Porte-Saint-Martin :

DOUZIÈME RELACHE  
pour les répétitions générales de  
**GRI-GRI**  
féerie en quatre actes et vingt tableaux  
APRÈS-DEMAIN SAMEDI  
irrévocablement, première représentation

Il était neuf heures du soir, on venait de terminer le premier acte; la répétition avait lieu devant une vingtaine de personnes placées aux fauteuils d'orchestre: le directeur, les auteurs, l'inspecteur des théâtres et une quinzaine de journalistes. Ils étaient trois, les auteurs, tous trois graves et grisonnants, tous trois armés d'un petit carnet et d'un petit crayon, tous trois prenant des notes. Groupés autour du directeur, ils

avaient un air sombre et menaçant, ils échangeaient entre eux des regards dramatiques. Un de ces trois messieurs, de temps en temps, se levait à demi, bouillonnant d'indignation, voulait interrompre la répétition, parler aux artistes.

— N'arrêtez pas, n'arrêtez pas, disait le directeur, laissez marcher la répétition.

— Mais ils ne respectent pas le texte!... ils ne respectent pas le texte!... Giffard surtout, il ajoute! il ajoute!... Déjà! avant la première!...

Qu'est-ce que ce sera après?

— Je vous en prie, n'arrêtez pas. Prenez vos notes. Vous ferez vos observations à Giffard pendant l'entr'acte.

Le rideau tomba sur un ballet de géants et de naines, réglé d'une façon assez originale et qui parut ne pas déplaire aux quinze journalistes. Ils daignèrent applaudir. Le directeur était ravi; mais un des trois auteurs, le plus considérable, lui donnant un petit coup sec sur l'épaule :

— Descendons, lui dit-il tragiquement; descendons dans votre cabinet.

— Oui, descendons, répétèrent les deux autres.

— Soit, descendons...

Et, dès que la porte du cabinet directorial se fut refermée sur les trois auteurs, le chef de la collaboration — il était décoré — prononça cette parole :

— Et d'abord, tâchons d'être calmes.

Ce fut le début d'une scène violente. Les trois auteurs parlaient avec une véritable fureur.

— Les acteurs ne savaient pas un mot de leurs rôles. Tous les trucs avaient raté. La lumière électrique n'avait pas marché. La moitié des costumes était à refaire. Les chœurs avaient chanté faux. Nous ne laisserons pas passer notre pièce samedi dans ces conditions là.

Et tous les trois pâles de colère, de répéter :

— Non! non! non! vous ne jouerez pas samedi.

Le directeur leur tenait tête avec beaucoup de courage et d'énergie.

— Je jouerai samedi. La pièce est sue, archisue, prête, archi-prête. Les acteurs savent leurs rôles, mais ils sont las de répéter. Ils sont énervés, épuisés, on ne peut plus. Samedi devant le public, ils se retrouveront et joueront à merveille. Si je vous écoutais, votre pièce aurait plus de relâches que de représentations. Je ne veux pas me ruiner pour votre agrément. Savez-vous ce qu'elle me coûte déjà, votre pièce, avec ses douze relâches? Plus de deux cent mille francs!

— Oh! oh! deux cent mille francs!

— Oui, plus de deux cent mille francs!

Alors, un des trois auteurs, s'approchant du directeur, la tête baissée, les bras croisés :

— Et votre petite Charlotte? Qu'est-ce que vous en dites de votre petite Charlotte? Voilà

trois mois que nous vous déclarons qu'elle est impossible. Vous n'avez pas voulu nous écouter. Et ce soir, vous l'avez vue, votre petite Charlotte?

— Voilà, répondit le directeur, votre première observation raisonnable. Oui, je le reconnais, cette enfant est insuffisante.

— Insuffisante! Personne n'a entendu un mot de ce qu'elle a dit! Personne!

— D'accord... Elle était troublée, elle a joué en dedans, la voix ne sortait pas, ça ne passait pas la rampe. Mais le rôle a si peu d'importance.

— Si peu d'importance! si peu d'importance! Mais vous ne la connaissez pas, cette pièce que vous faites répéter depuis trois mois. Vous ne vous occupez que des ballets! Il y a la pièce aussi, la pièce, entendez-vous, la pièce qui doit bien compter pour quelque chose!

— Le rôle de la petite princesse n'a pas dix répliques.

— Oui, mais quelles répliques! La pièce entière gravite autour de Colibri, pour aboutir enfin, au troisième acte, à la scène du pied de nez. Et si la scène du pied de nez ne fait pas d'effet, il n'y a plus de situation, plus de fin d'acte, plus rien! Tout s'écroule! Vous verrez ça tout à l'heure... Notre troisième acte va s'effondrer, et il y a des journalistes dans la salle! Votre Charlotte ne s'en tirera jamais, de la scène du pied de nez.

(A suivre).

Route Bourgogne, 98 et 100



CASINO-RESTAURANT



DE

# L'ÉLYSÉE

CAFÉ-GLACIER

*Organisation spéciale pour repas de Noces et de Sociétés*

Service à la Carte et à Prix-Fixe

ATTRACTIONS ET JEUX DIVERS

Grands et Petits Salons

Tous les Dimanches et Jours Fériés

## GRANDE FÊTE DE JOUR ET DE NUIT

ORCHESTRE SUR LA TERRASSE DU PARC

GRAND CONCERT PAR LA TROUPE DE L'ÉLYSÉE DANS LA SALLE DES FÊTES

A NEUF HEURES

## GRANDE SOIRÉE DANSANTE

Dans les Salons du Casino

ÉTABLISSEMENT OUVERT TOUTE L'ANNÉE

SERVICE DE VOITURES régulier pour la SAISON D'ÉTÉ du Pont Mouton à l'Élysée (Station devant la Brasserie de Vaise.) — Le Dimanche, toutes les demi-heures de 10 h. du matin à 9 h. du soir; la Semaine, à 10 h. 1/2 du matin, 3, 4, 5, 6, 7 et 8 h. du soir. Prix des Places, 20 centimes.

**MEUBLES EN BOIS COURBÉ**  
De Fabrication Perfectionnée



A<sup>ne</sup> M<sup>on</sup> JOB  
G. GERVAIS & C<sup>o</sup>, Successeurs  
SEULE MAISON DE VENTE  
69, rue de l'Hotel-de-Ville, 69  
Près du Passage de l'Argue  
LYON

Nos meubles se recommandent par leur solidité, leur légèreté, leur fini, leur verni inaltérable et surtout par la modicité de leur prix, défiant toute concurrence.

GRAND CHOIX DE TOILETTES ET TABLES

**CHAPELLERIE DU PROGRES**  
75, Rue de la République, 75



DEUX PRIX  
seulement

9 fr. et 12 fr.

Fumeurs!  
LE  
**PAPIER SATIN**  
Etant le plus FIN est forcément le MEILLEUR



Se méfier des Imitations

Pour obtenir des cigarettes d'avance et ne se déroulant pas, réclamer le cahier à feuilles gommées.

En Vente Partout - Prix : 10 Centimes

RESTAURANT OUVERT TOUTE LA NUIT

## Taverne-Restaurant de la Comédie

TENU PAR BOUCHET

LYON - 15, Rue Puits-Gaillet et Rue Désirée, 8 - LYON

Service à la Carte et à Prix-fixe. — Consommations de Premier Choix et de Marque. — Vin recommandé